L'Alsace et son historiographie de 1945 à 1970

Das Elsass und seine Geschichtsschreibung (1945-1970)

Francis Rapp

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1455>

DOI : 10.4000/alsace.1455

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 49-58

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Francis Rapp, « L'Alsace et son historiographie de 1945 à 1970 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 133 | 2007, mis en ligne le 30 octobre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1455> ; DOI : 10.4000/alsace.1455

L'Alsace et son historiographie de 1945 à 1970

« N'oubliez pas, Monsieur, qu'en France, à l'université, le moi est haïssable », me dit Monsieur L'Huillier, se référant évidemment à Pascal. C'était en 1946. Je venais de faire mon premier exposé. Il m'avait échappé, je l'avoue, un « je pense que ». Je crois que je me suis efforcé de retenir la leçon que ce maître m'avait donnée sans méchanceté, mais fermement. Or voici que 60 ans plus tard au cours de l'un des derniers, sinon le dernier exposé que je présenterai dans le cadre universitaire, j'utiliserai très fréquemment la première personne. C'est, en effet, un témoignage que je vous soumettrai. Initialement, j'avais l'intention de vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues à l'esprit au terme des quatre ou cinq décennies pendant lesquelles je me suis plus au moins intensément, plus ou moins exclusivement, occupé de l'histoire d'Alsace. Ce sont ces réflexions que j'ai tenté de résumer dans le texte qui vous a été distribué. L'organisateur de notre rencontre, M. Igersheim, m'a demandé de redescendre des hauteurs à partir desquelles j'avais cru pouvoir jouer les philosophes et planer au-dessus de notre passé. Il lui a semblé préférable que j'évoque plus précisément et plus concrètement ce qu'avait été l'histoire d'Alsace entre 1945 et 1968, un cadre dont je déplacerai parfois la limite inférieure du côté des années 70. Que je sois un témoin de cette époque, c'est certain. Etudiant de la rentrée de 1946 jusqu'à celle de 1949, assistant d'histoire de 1956 à 1961, chargé d'enseignement de 1965 à 1972, professeur d'histoire médiévale ensuite, j'ai passé 15 ans à l'Université de Strasbourg pendant les quelques 23 de la période considérée. Il peut donc être utile pour notre propos que je rassemble mes souvenirs et qu'après les avoir ordonnés je vous livre ceux dont vous pourrez éventuellement tirer profit. Il ne m'échappe pas que mon témoignage, quoi que j'en aie, ne sera pas parfaitement objectif et qu'il n'aura pas en tous points l'exactitude à laquelle pourtant j'aspire sincèrement. « Toute la vérité, rien que la vérité », ma bonne volonté souhaite vous la dire mais quand un vieil homme se penche sur son passé l'émotion qu'il éprouve brouille et peut-être déforme les images qu'il en a gardées. Sans renoncer à votre esprit critique, vous voudrez bien accueillir ma déposition avec beaucoup de bienveillance et un brin d'indulgence.

Quelques mots d'abord sur ce que j'appellerai par commodité le contexte. Comment faire abstraction des circonstances si particulières dans lesquelles pouvaient se faire après 1945 les recherches sur notre province ? L'Alsace de l'immédiate après guerre n'était pas tout à fait celle de Hansi, mais je crois qu'elle ne lui avait jamais aussi bien ressemblé depuis 1918. Elle était largement tricolore. J'étais de ceux que ces couleurs réjouissaient. J'avais, en tous cas à l'époque, le sentiment que ce bonheur était celui de tout le monde. Je me trompais sans doute, mais j'avais attendu la libération avec tellement d'impatience, – et les gens que nous fréquentions en famille étaient presque tous dans des dispositions semblables aux nôtres, – que je ne m'interrogeais pas sur l'état d'esprit de compatriotes moins attachés à la France que je ne l'étais moi-même. Je reconnais maintenant que je ne voyais que ce que je voulais voir, mais je vous dis ce que j'ai vécu et non pas comment j'aurais dû le vivre, si j'avais été un observateur plus froid, ou plus charitable.

A l'université, l'atmosphère était tout aussi patriotique. C'est l'université d'avant 1939 qui était revenue du refuge qu'elle avait trouvé à Clermont-Ferrand, un refuge où l'ennemi l'avait persécutée ; elle avait perdu des professeurs et des étudiants dans les camps et ceux qui en étaient revenus étaient marqués profondément par cette épreuve. La première fois que j'ai vu Robert Boutruche, Marcel Simon et Félix Ponteil, ils portaient encore l'uniforme de la 1^{ère} armée française. Parmi les étudiants, nombreux étaient ceux qui, contre leur gré, avaient dû porter les tenues brunes ou grises de l'*Arbeitsdienst* ou de la *Wehrmacht*. La majorité – et j'en étais – n'avaient bénéficié de l'enseignement secondaire français que jusqu'en 4^e ou en 3^e. Un an d'hypokhâgne m'avait permis de mesurer la profondeur et l'étendue de mes lacunes. Nous avons dû tous travailler durement et sans relâche pour combler ces brèches. La préparation des quatre certificats qu'il fallait obtenir pour atteindre le grade de licencié-ès-lettres nous demandait de consacrer, autant vaut dire, toute notre énergie à cette première étape de notre cursus universitaire. L'histoire d'Alsace était une option que beaucoup d'entre nous négligeaient, non pas faute d'intérêt mais faute de temps. Notons que dans la maison où étaient nées les *Annales* et qui cultivait le souvenir de Marc Bloch et de Lucien Fèbvre, on considérait avec Fernand Braudel que l'important en histoire, c'est le problème et non pas le pays. Braudel à partir du concours de 1950 présidait le jury d'agrégation et naturellement attendait des candidats des copies et des leçons conformes à l'esprit de son école. Avant 1949, personne ici n'était « agrégatif ». Relativement peu nombreux étaient ceux qui avaient mis en chantier un diplôme d'études supérieures. En 1949 et en 1950 les premiers de ces mémoires furent soutenus. A ma connaissance, il y en avait trois qui avaient pour sujet une question relevant de l'histoire d'Alsace, le pont du Rhin étudié par J. Ungerer, la poterie sigillée que J.J. Hatt avait confiée à Henri Heitz et les recherches effectuées par votre serviteur sur les châteaux forts alsaciens. Notons enfin que nos professeurs étaient alors en train de terminer leur thèse d'état, dont chacun sait qu'elle est un dieu jaloux ; à son service il faut se vouer corps et âme. Une seule de ces thèses portait sur l'histoire d'Alsace, celle de Georges Livet. Félix Ponteil avait soutenu la sienne, consacrée à l'opposition politique en Alsace sous la monarchie de juillet en 1932. Celle de Fernand L'Huillier avait reçu l'aval de la Sorbonne en 1945, elle traitait de l'époque napoléonienne en Alsace,

mais celui qui devait enseigner l'histoire contemporaine à Strasbourg à partir de 1958 n'avait fait qu'y passer en 1946 et 1947 et pour y initier les étudiants à l'histoire moderne. Au total, pendant l'immédiate après guerre, le temps des recherches systématiques, réunissant sous la direction de maîtres patentés des étudiants nombreux, n'était pas encore venu.

Les choses changèrent systématiquement à partir des années 50. Sans occulter les questions nationales, tant s'en fallait, l'Europe retint de plus en plus l'attention et Strasbourg prit une conscience très vive de sa vocation européenne après qu'en 1949 l'assemblée constitutive se fût réunie dans

l'aula du Palais universitaire. Les horizons s'élargirent rapidement. L'Alsace n'était plus seulement la province française perdue puis retrouvée. Elle était promue, comme le disait Bevin, par son passé, au rang de symbole de l'unité européenne. Il était dès lors compréhensible qu'elle s'intéressât davantage à ce passé. Elle y fut encouragée par un groupe d'hommes qui venaient de parcourir la dernière étape de l'interminable course d'obstacles imposée aux universitaires ; les docteurs d'état étaient libres maintenant de se vouer à d'autres travaux que la préparation de leur thèse. Georges Livet, après un bref détour par Nancy, prit la succession de Roland Mousnier à Strasbourg en 1955. Il fut rejoint par Fernand L'Huillier en 1958. Philippe Dollinger occupait la chaire d'histoire d'Alsace depuis 1947. Etienne Juillard avait aussi fait dans sa thèse une place considérable à l'histoire des campagnes alsaciennes, le ranger parmi les historiens ce n'est pas l'annexer arbitrairement. Quant à Félix Ponteil, bien que l'Institut d'Etudes Politiques retint le plus clair de son temps, il ne dédaignait pas de prendre part, à l'occasion, aux activités que ses collègues organisaient dans le domaine de l'histoire régionale. Cette histoire régionale, dont un autre excellent connaisseur de notre province, Paul Leuilliot, – sa thèse monumentale sur l'Alsace au début du XIX^e

Philippe Dollinger (1904-1998)
Professeur d'histoire de l'Alsace à l'Université de Strasbourg
(1945-1974)

siècle, en témoignait –, devait en 1966 assurer « la défense et l'illustration », un plaidoyer qui avait d'autant plus de prix, qu'il était fait par le secrétaire général des toutes puissantes « *Annales* ».

Georges Livet, dont les dons d'organisateur et d'animateur étaient exceptionnels, joua dans la création ou la rénovation d'un ensemble d'institutions, un rôle décisif. Sa thèse sur l'intendance d'Alsace de 1648 à 1715 avait révélé les qualités du chercheur qui ne craint pas de bousculer des idées reçues, dès lors que des documents solides les contredisent. Il savait susciter des vocations ; il savait également entretenir l'enthousiasme de ses disciples et, au besoin, il les aiguillonnait. Avec Philippe Dollinger, qui apportait au spécialiste de l'époque moderne, le concours d'un médiéviste dont les savants allemands, juges oh combien sévères, saluaient unanimement l'érudition et l'intelligence, Georges Livet entama dès 1955 une collaboration fructueuse qui dura près de 20 ans.

Les institutions qui naquirent ou retrouvèrent la vie, une fois la guerre terminée et ses séquelles les plus dramatiques atténuées, ne durent évidemment pas toutes leur existence nouvelle ou renouvelée aux professeurs d'université qui considéraient que l'histoire d'Alsace faisait partie de leur mission, mais il serait inexact, pour ne pas dire injuste, de laisser entendre qu'elles ne leur devaient rien. L'Institut des Hautes études alsaciennes recréé après 1945 et dont la coordination de tout ce qui se faisait pour mieux connaître l'Alsace, son sol et sa langue aussi bien que son passé, était la vocation, était évidemment universitaire. L'était également l'Association interuniversitaire de l'Est, née en 1959 : il s'agissait pour elle de constituer un grand Est de la recherche et de replacer l'Alsace dans un ensemble de quatre provinces. Deux sociétés vénérables, l'Académique et la Savante, dont les activités reprirent après 1945, n'étaient pas à proprement parler rattachées à l'université, mais il est incontestable que G. Livet et Ph. Dollinger en assurèrent dans une large mesure la vitalité. Il serait tout aussi faux d'accorder aux seuls professeurs de Faculté le mérite d'une renaissance dont l'ampleur et la vigueur sont impressionnantes, celle des sociétés d'histoire locale. Je ne pourrais pas les énumérer toutes sans lasser mes auditeurs et j'espère que ceux d'entre eux qui ont des raisons d'aimer celles de ces associations que je n'aurai pas nommées me le pardonneront. En Alsace l'histoire est une plante vivace ; les drames que nous avons vécus et ceux qui ont bousculé nos aînés ne sont pas seulement inscrits dans notre âme, dans nos pensées et dans le tréfonds de notre inconscient. Parce qu'ils ont façonné cette identité qui avait déjà surpris Voltaire et qui sans doute déconcerte toujours certains de nos concitoyens, nous la faisons revivre en nous, dans nos discours et nos écrits, dans l'espoir, hélas trop souvent illusoire, de nous comprendre nous-mêmes et de nous faire comprendre des autres. Reprirent vie dès 1947 la *Société d'histoire et du musée de Florival* et la *Société d'histoire de Mulhouse*, en 1950 les *Etudes haguenviennes*, l'année suivante la *Société des Amis de la cathédrale*, un an plus tard celle de Colmar, celle des *Amis de la Bibliothèque humaniste de Sélestat* et au même moment naquit celle de Huningue. Ajoutons la *Société d'histoire du Sundgau* qui reprit ses activités en 1961. Avant d'arrêter cette énumération bien incomplète, évoquons la *Société d'histoire de l'Eglise d'Alsace*. Elle le mérite car elle rompit avec la tradition vieille d'une vingtaine d'années en publiant désormais les *Archives de l'Eglise d'Alsace* et non plus

l'Archiv für elsässische Kirchengeschichte. Dans l'équipe rédactionnelle, les « anciens » tenaient encore une place importante, en particulier le chanoine Médard Barth et, pour cette raison, certains articles étaient encore rédigés en allemand. Mais l'allure générale de la revue était désormais plus proche du modèle français. Bien entendu, la *Société d'histoire de l'Eglise d'Alsace* n'était pas la seule qui fit paraître à partir de 1947 un nouveau numéro de sa série. Le nombre des annuaires augmenta constamment. Cette floraison de périodiques, dont les uns étaient à but thématique, les autres, – la majorité –, avaient une assise territoriale, une ou plusieurs localités, une vallée, un canton, produisit un réseau au maillage serré. Peu de régions sans doute pourraient en présenter un semblable. Encore convient-il de rappeler qu'à la fin de la période considérée, à la fin des années 60, on ne comptait qu'une bonne cinquantaine de sociétés. Il en existe plus d'une centaine aujourd'hui. Rapidement intervint la création – ou plutôt la recreation – d'un organisme ayant comme fonction, non pas l'orchestration, ce qui eût supposé la présence active d'un chef d'orchestre, mais la coordination de recherches entreprises en ordre dispersé. La *Elsässische Geschichtswissenschaftliche Vereinigung* fut remplacée dès 1952 par la *Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace*. L'habitude se prit de réunir tous les ans les historiens de la province et des entreprises communes furent envisagées et mises en chantier. Je pense entre autres au *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* dont le premier fascicule sortit des presses en 1981 et qui n'est pas encore entièrement achevé à l'heure où je parle. Citons également l'*Atlas historique des villes d'Alsace* dû à J.F. Himly qui put le publier en 1970. Indépendamment de ces projets et de ces réalisations, ceux et celles qui se consacrent à l'histoire de notre « petite patrie » ne peuvent que se réjouir d'avoir l'occasion de se retrouver. Je ne crois pas tomber dans le pathos facile en disant que ces rencontres créent une sorte d'esprit de famille.

Dans la conclusion générale du tableau de *Deux siècles d'histoire d'Alsace* présentée en 2000 par la *Revue d'Alsace*, G. Livet dit qu'à son sens il convenait de rechercher la fructification plu-

Paul Leuilliot (1897-1987)
Directeur d'Etudes à l'EHPE (VI^e section)

tôt que la justification, cousine de la polémique. Les fruits récoltés au cours du quart de siècle qui sépare 1945 de 1970 ne sont pas négligeables, ni par leur nombre, ni par leur valeur. Avant même que la *Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace* fût parfaitement constituée, la *Revue d'Alsace*, qui est publiée par cet organisme, sortit son premier numéro d'après guerre en 1947. Elle assurait ainsi la pérennité d'une tradition quasi centenaire. F.J. Himly en assurait la rédaction, soumettant les manuscrits qu'il recevait à la critique exigeante du chartiste pour lequel il n'y avait pas de divinité plus haute que la critique impitoyable des sources. L'amateur n'était admis dans le cercle des auteurs qu'à condition d'avoir acquis la rigueur du professionnel. C'était un honneur mais un honneur redoutable pour un débutant que d'être invité à livrer de la copie pour la *Revue d'Alsace*.

La *Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est* créa deux séries de publications ; la première, intitulée « *Grandes Publications* » fit paraître dix volumes jusqu'en 1969 ; elle fut complétée, à partir de 1964 par la série « *Recherches et documents* » dont les sept premiers volumes sortirent de presse avant 1972. Plusieurs de ces ouvrages étaient le fruit de recherches effectuées dans le cadre de l'université, diplômes d'études supérieures ou thèses citons « *Les recherches sur la vie politiques de l'Alsace prérévolutionnaire et révolutionnaire* » de Roland Marx, « *La population strasbourgeoise sous l'Ancien Régime* » de Suzanne Dreyer-Roos, « *Les villages et hameaux disparus* » d'André Humm ou « *Les compagnons des métiers à Strasbourg* » de Jean-Robert Zimmermann. Cette série accueillit aussi les actes de colloques ou de journées d'études telles que le colloque organisé en 1970 et consacré à « *Erasme. L'Alsace et son temps* » ou celui qui, l'année suivante, rendit hommage au génie de Dürer. Revenons un instant aux *Grandes Publications*, réalisées en accord avec la Société académique. Après les *Etudes alsaciennes* parues en 1947, furent célébrés, à défaut du tricentenaire 1648-1948, *Deux siècles d'histoire française*. Vinrent ensuite des *Etudes politiques, économiques et sociales sur l'Alsace contemporaine* en 1950, *L'Alsace et la Suisse à travers les siècles* en 1952, *La bourgeoisie alsacienne Etudes d'histoire sociale* en 1954, *Trois provinces de l'Est, Lorraine, Alsace, Franche-Comté* en 1957, *Paysans d'Alsace* deux ans plus tard, *Les Lettres en Alsace* en 1962, *Artisans et Ouvriers d'Alsace* en 1965, enfin en 1969, *La musique en Alsace*. Ces volumes imposants, – ils ont plusieurs centaines de pages –, réunissaient des contributions qui abordaient le sujet à différents points de vue. Une présentation synthétique était esquissée soit dans l'introduction, soit dans la conclusion, mais il ne s'agissait que de l'ébauche d'un bilan ou d'un appel à poursuivre l'œuvre entamée.

Bien entendu, ces publications ne représentaient qu'une petite partie de ce qui sortait des presses et concernait l'histoire d'Alsace. En effet, c'est une masse et une masse qui grossit constamment que doivent recenser les bibliographes. Donnons quelques chiffres. En 1965, F.J. Himly rassembla 1138 titres, qui avaient paru entre 1962 et 1964. Madeleine Lang, qui en avait retenu 1858 pour les années 1965-1966, en aligna 5843 dans le volume qu'elle fit paraître en 1977 et qui concernait les années 1971-1972. Il faut cependant noter que, d'une part, le folklore, la langue, la littérature et la musique étaient inclus dans cette énumération et que 2450 livres et articles étaient dus à des étrangers. En effet, Allemands et Américains étaient attirés par la richesse de nos sources et par l'importance des problèmes que nos aînés avaient

Fernand L'Huillier (1905-
Professeur d'histoire contemporaine
à l'Université de Strasbourg

dû résoudre. La Réforme et ses prodromes figuraient au premier rang des questions auxquelles ces lecteurs qui fréquentaient assidûment bibliothèques et dépôts d'archives s'efforçaient de trouver une réponse. Il n'est évidemment pas possible de suivre dans le détail cette impressionnante production, ni d'en présenter les auteurs. Que ceux qui sont présents aujourd'hui veuillent bien me pardonner ce choix je ne nommerai que les défunts et je me contenterai de caractériser à grands traits l'historiographie telle qu'elle apparaît dans les recueils de F.J. Himly, de Madeleine Lang et dans la *Revue d'Alsace* de 2000 consacrée tout entière à *Deux siècles d'histoire en Alsace*. Toutes les époques ne sont pas également représentées. L'antiquité surtout et le moyen âge

avaient attiré beaucoup moins de chercheurs que les temps modernes, une discipline récente, dit Madame Herry dans la présentation qu'elle en fait, mais une discipline qui attira beaucoup de monde. Le prestige de L. Fèbvre et de F. Braudel, qui grâce aux « *Annales* » donnaient le ton à partir de Paris, davantage encore, le dynamisme de G. Livet expliquent pour une part au moins cette importance des travaux consacrés aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Qu'il soit permis au médiéviste de faire remarquer que, dans son domaine, l'exploitation des sources exige plus de patience que celle des textes plus récents. Notons à ce propos que l'ensei-

Georges Livet

gnement de la paléographie germanique ne fut donné qu'à partir de 1965 à la Faculté des Lettres, mais remarquons aussi que les chercheurs appartenant à la génération ayant vécu la guerre lisaient sans peine des documents en allemand et même en vieil allemand. Les mêmes avaient fait assez de latin pour ne pas reculer devant les chartes rédigées dans cette langue. Ce ne sont pas des raisons du même ordre qui expliquent la relative rareté des études portant sur l'époque contemporaine. Voyons les chiffres que nous livre la bibliographie des années 1971-1972 : 457 titres pour les temps modernes, 175 pour le moyen âge, 305 pour les 129 années qui séparent 1789 de 1918 mais 98 seulement pour l'époque si proche de 1918 à 1945. Nous reviendrons sur cette donnée plus loin. Considérons les thèmes qui figurent dans cette accumulation d'études, dont l'empan est très divers, allant de la notice brève à l'épais volume. Tous les aspects du passé sont au moins abordés. L'influence des « *Annales* » est perceptible : économies, sociétés, et civilisations repoussent vers les marges l'histoire événementielle. Certains domaines sont pourtant plus intensément exploités que d'autres. La ville en particulier, ce qui n'a rien de surprenant dans une province où le tissu urbain est serré et les cités fières de leur passé. Strasbourg occupe la première place, mais Mulhouse la suit de près grâce à l'érudition de Marcel Moeder et Philippe Mieg. A Lucien Sittler, nous devons une histoire de la Décapole. La vie des villes invitait les historiens à se pencher sur les problèmes de population et d'assistance, d'une part, mais aussi à s'interroger sur les sources de la richesse, le commerce et les placements dans l'industrie minière. Les campagnes ne furent pas négligées. Henri Dubled reprit le dossier complexe du statut juridique des paysans. Dans le sillage d'E. Juillard, mais en faisant preuve d'un esprit critique parfois corrosif, Jean Vogt se mit à explorer les sources les plus diverses afin de reconstituer le système socio-économique traditionnel. R. Marx étudia les effets de la Révolution sur les classes sociales et plus particulièrement ceux de la vente des biens nationaux sur les structures agraires. Une place considérable est occupée par l'histoire religieuse. Les *Archives de l'Eglise* tirèrent avantage de la rencontre, dans l'équipe rédactionnelle, de nouveaux venus avec les vétérans d'avant guerre. Les uns comme les autres préféraient le Moyen Âge et l'Ancien Régime à l'époque contemporaine. Les historiens protestants, guidés par Jean Rott, concentraient naturellement leur attention sur la naissance du protestantisme et sur le rayonnement de personnalités telles que Bucer. Sous l'impulsion de Robert Weyl, la recherche en histoire et en archéologie juives reprit vigueur. Ni l'art, dont Hans Haug fit en 1952 une présentation synthétique de qualité, ni la musique, ni les arts et traditions populaires ne furent oubliés. Ni même l'histoire militaire ; il est vrai que ce ne furent pas des universitaires qui s'y attachèrent ; ils méprisaient – et méprisent encore, peut-être – l'histoire-batailles, mais il y eut des officiers pour étudier la défaite de 1940, des amateurs enthousiastes pour décrire la libération et des résistants pour dire leurs combats.

En 1969, un éditeur toulousain, Privat, conseillé par un professeur d'origine alsacienne, Philippe Wolf, jugea que le temps d'une synthèse était venu ; l'année suivante l'*Histoire d'Alsace* sortit des presses, suivie deux ans plus tard par le volume des *Documents*. Le succès de ces ouvrages révéla l'existence d'un marché des alsatiques, un marché sur la réalité duquel Philippe Wolf s'interrogeait encore, un marché qui devait attirer – la prospérité des trente glorieuses aidant – des chalandes de plus en plus nombreux. Mais ce n'est évidemment pas en pensant à ce marché que les étudiants

de DES et les « doctorants » réunissaient leur documentation et faisaient les premières ébauches de leur argumentation. Seule la thèse de R. Oberlé sur Mulhouse fut soutenue dans cette période. La société strasbourgeoise du XVII^e siècle, le diocèse de Strasbourg sous l'Ancien Régime et la pré réforme à Strasbourg étaient encore dans les têtes de leurs futurs auteurs et dans leurs boîtes de fiches. Ce serait faire preuve d'une coupable ingratitude de ne pas au moins mentionner le travail des archivistes dont les inventaires facilitaient notablement les recherches et celui des bibliothécaires qui à partir de 1965 mirent régulièrement à jour une bibliographie chaque année plus volumineuse.

Le bilan de ces quelque 25 ans d'histoire de l'Alsace est-il uniquement positif ? Evidemment non. La période immédiatement contemporaine n'a pas été systématiquement étudiée. Après cinq années de drames et de déchirements peut-être a-t-on recherché instinctivement le silence plutôt que les réquisitoires, l'apaisement plutôt que la polémique. Sans doute aurait-il fallu au moins dégager les sources et préparer ainsi le travail des générations futures. C'est d'ailleurs le caractère négatif le plus évident de toutes ces activités ; elles n'ont pas produit de publication de documents, contrairement à ce qu'avaient fait les historiens du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ceci dit, il me semble incontestable qu'entre 1945 et 1970 sur le chantier de l'histoire on n'a pas chômé. Ce qui s'est fait a fourni aux générations embauchées par Clio après 1968 à tout le moins des pierres d'attente, des amorces d'édifices et je veux croire que tant d'efforts, imparfaits, certes, mais tenaces, ont fini par donner du fruit.

Das Elsass und seine Geschichtschreibung (1945-1970)

Francis Rapp

Der Verfasser dieses Beitrags war als Student, dann als Assistent und Privatdozent Zeuge der während der Vierteljahrhunderts 1945-1970 auf dem Gebiet der Regionalgeschichte geleisteten Arbeit bis 1950 waren die Folgen des zweiten Weltkriegs noch spürbar. Die meisten Studenten hatten viel Wissen nachzuholen und mussten ihre Kräfte der Aneignung der Grundkenntnisse widmen. Für die Erforschung der elsässischen Vergangenheit blieb ihnen wenig Zeit übrig. Bis 1950 behandelten nur drei „Diplômes d'études supérieures“ lokalgeschichtliche Fragen. Eine deutliche Änderung trat nach 1950. Zwei Professoren, Georges Livet und Philippe Dollinger geben den lokalgeschichtlichen Studien einen kräftigen Impuls. Institutionen wurden gegründet, schon bestehende zu neuem Leben erweckt. Die Zahl der Geschichtsvereine nahm rasch zu so dass 1970 bereits 50 tätig waren und Schriftenherausgaben. Die 1950 im Leben gerufene „Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace“ verband die Gesellschaften ; es entstand eine Gemeinschaft der Lokalhistoriker. Tagungen wurden veranstaltet und die bei dieser Gelegenheit vorgetragenen Referate publiziert. Die *Revue d'Alsace* hatte ihre Tätigkeit 1947 wieder aufgenommen. Die Bibliographie der Jahre 1971-1972 umfasste bereits 1035 Titel. Kein Aspekt der elsässischen Vergangenheit wurde vernehlässigt. Allerdings wurden zu wenig Quellen veröffentlicht. Trotzdem, kann man das Gesamtergebnis der Lokalgeschichte positiv bewerten.

Résumé

L'auteur de cette contribution a été témoin, comme étudiant, puis comme universitaire de l'évolution de l'historiographie de l'Alsace pendant la période 1945-1970. Les années 1950 marquent un tournant. Les professeurs Livet et Dollinger donnent une impulsion décisive à l'histoire de l'Alsace. La Fédération des Sociétés d'histoire est refondée et une véritable communauté réunit les chercheurs en histoire de la région. Des colloques se tiennent, et des ouvrages collectifs nombreux sont publiés. Malheureusement l'on a publié trop peu de sources. Mais le bilan d'ensemble est très positif.

Summary

The author of this contribution has been a witness, first as a student, then as an academic, of the evolution of historiography in Alsace between 1945 and 1970. The turning point was in the 1950s. Prof. Livet and Prof. Dollinger gave the history of Alsace a decisive impetus. The Federation of history societies had a new start and a truly common spirit is to be found between Alsatian researchers in history with many colloquies and collective publications. Unfortunately not enough scientific sources have been published, but on the whole the situation is very satisfactory.

Francis Rapp

Né en 1926. 1952. Agrégé d'histoire. - 1956-1961, Assistant d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg. - 1961-1972, Chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, puis à la Faculté des lettres de Strasbourg (1965), puis Université de Strasbourg II. - 1972-1991, Maître de conférences, puis professeur (1974) d'histoire du Moyen Âge à l'Université de Strasbourg II. Membre de l'Institut. Recherches et publications nombreuses sur l'histoire de l'Alsace. Directeur des ouvrages suivants : Histoire d'Alsace, 9 vol. (1977), Histoire de Strasbourg, 4 vol. (en collaboration avec G. Livet ; 1982), Histoire du diocèse de Strasbourg (1982) et Histoire de Strasbourg (en collaboration avec G. Livet ; 1987).